Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 3 (1908-1909)

Artikel: Réponse à la saturday review
Autor: Morax, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750952

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Normalverträge, wie diejenigen des kaufmännischen Personals, das Genehmigungsrecht dem Bundesrat verliehen werde.

Auch der Tarifvertrag ist im Revisionsentwurf bereits grundsätzlich vorgesehen. In vielen Gewerben haben sich die Tarifverträge zweifellos als wahre Sanierungsmittel erwiesen und oft schon als Friedensinstrumente bewährt. Die grundsätzliche Anerkennung ihrer Rechtswirkung und ihres bindenden Charakters für beide Parteien ist deshalb vollauf begründet. Dieser Vorschlag ist bis jetzt auch nur vereinzelt auf Widerstand gestossen.

Auf diese Weise sollten wir auch in dieser schwierigsten Materie zum Ziel, zu einem zeitgemässen Rechte kommen. Es wäre ein grosser Gewinn für unser Volkstum und für unser staatliches Leben, wenn auch die Revision des Obligationenrechts von demselben Geist getragen wäre, wie die Ausarbeitung des Zivilgesetzbuches, von einem einigenden, konzilianten Geiste, von einer positiven, bejahenden, schöpferischen Denkweise und von dem aufrichtigen Streben, das allezeit die oberste Devise des Gesetzgebers sein muss, jedem das Seine zukommen zu lassen.

ZÜRICH. PROF. A. EGGER.

□□□

RÉPONSE À LA SATURDAY REVIEW

La Saturday Review a publié récemment (25 juillet) un article de Max Beerbohm, intitulé *Porro unum*, article humoristique et sarcastique, dont la Suisse faisait tous les frais. Nous nous faisons un plaisir de résumer ici les découvertes ethnologiques de M. Beerbohm:

Pourquoi le roi Edouard n'a-t-il jamais honoré la Suisse d'une visite? La Suisse n'est pas parfaite, il est vrai; elle ne parle pas à l'imagination romantique; elle n'a jamais compté comme nation; elle n'a à son crédit ni une idée, ni une action; son unique héros, Guillaume Tell, n'est qu'un mythe; les Suisses sont des pygmées dans une nature énorme ; ils n'ont point de langue à eux, et point de littérature; ni peintres, ni musiciens; ils ont des guides, des courriers, des sommeliers et d'autres parasites: ces hommes, rusés et mercenaires, n'existent que par les touristes; ils sont la fine fleur de la civilisation commerciale. Et pourtant la Suisse est en Europe la seule institution britannique, en quelque sorte une colonie anglaise, et le roi Edouard ne devrait pas la négliger; au contraire, il lui doit la réclame incomparable d'une visite. A cette occasion il verrait le Président de la république helvétique, un homme obscur et insignifiant, dont nul en Suisse ne sait le nom; et cela est bien dans l'esprit égalitaire.

La visite du roi Edouard donnerait lieu à de grandes réjouissances: les orchestres des hôtels joueraient l'hymne national (anglais); au banquet, le Président parlerait en langue suisse (anglais, allemand, français et italien); on passerait en revue vingt mille sommeliers; dans la galerie nationale, le roi admirerait une collection de cartes postales illustrées et entendrait chanter une horloge à coucou. Et plus tard, le Président de la république helvétique irait à Londres pour rendre la visite, et faire la connaissance de M. Beerbohm.

Tel est l'article; quelques journaux suisses se sont fâchés tout rouge; ils ont eu tort; chacun sait que les Anglais ont de l'humour en quantité; pourquoi exiger encore la qualité? Quand un étranger publie quelque part quelques éloges sur la Suisse, nos journaux s'empressent de reproduire sa prose; nous en exultons de joie, et disons merci comme un enfant qui recevrait un bonbon; mais quand l'étranger critique, nous crions et protestons, comme un enfant menacé injustement du fouet. Pourquoi donner tant d'importance aux jugements de l'étranger? Quand nous saurons bien que notre force est en nous, quand notre conscience nationale sera mieux développée, nous serons moins susceptibles, moins naïfs et moins chauvins; plus calmes et plus forts, nous soumettrons l'éloge et le blâme de l'étranger à la même critique; nous en tirerons un enseignement, sans nous flatter, sans nous fâcher.

M. René Morax a fait à M. Beerbohm une réponse que nous publions ici; elle est dans le ton qui convient; puisque les Anglais ont de l'humour, ils ne s'en blesseront pas; et les Suisses trouveront peut-être, sous la forme plaisante, une ou deux vérités. E. B.

Morges (Vaud, Suisse), le 4 octobre 1908.

Monsieur et cher confrère,

Excusez un Suisse qui n'écrit pas l'anglais, sa quatrième langue nationale. Je viens de lire votre amusant essai sur la Suisse, „Porro unum", plein de sel anglais. Ma réponse vient un peu tard. Les Suisses ont l'esprit de l'escalier . . . de service.

La Suisse, vous l'avez constaté, est un pays de sauvages. Heureusement l'Angleterre nous envoie chaque année un flot de missionnaires. Nous avons, grâce à Dieu, tous vos traités, toutes vos églises évangéliques, qui ont si puissamment contribué au développement de la pensée moderne. A côté de chaque hôtel, vous trouverez une chapelle anglaise et un tennis. La courtoisie, l'urbanité, la discrétion et l'élégance des touristes anglais ont beaucoup développé la civilisation dans votre loyale colonie.

La Suisse est un pays pratique. Ne dites pas qu'elle n'a pas de morale. Tout est moral, en Suisse. Quand une poule pond un œuf, elle accomplit un devoir moral. Guillaume Tell n'a existé que dans l'imagination de Schiller. Il n'est plus très populaire; l'héroïsme n'est à la mode nulle part. Nous n'avons pas d'écrivains ni de peintres illustres. Mais T. Combes et E. Burnand?? Ne parlons pas des musiciens. Un anglais qui juge la musique, c'est un poisson devant une pomme. Nos guides et nos courriers sont moins bavards et moins bibliques que Ruskin. Mais nos pasteurs sont aussi ennuyeux que les vôtres.

Votre loyale colonie a été blessée, je vous le confie discrètement, de la froideur de son souverain. Il va jusqu'à Reval. Demain il ira à Constantinople. Et Berne? Sa Gracieuse Majesté Victoria n'oubliait pas ses sujets. Son passage laissait une grosse impression en Suisse. Vous trouverez son nom sur un bâtiment public dans chacune de nos villes.

Sa Gracieuse Majesté a été pour moi l'objet d'une grande déception. J'étais un petit républicain et je n'avais jamais vu de reine. Je me représentais une reine belle comme le jour, avec une robe de velours et une couronne d'or ou de simili sur la tête. Quand sa Gracieuse Majesté la reine Victoria a passé dans notre village, ma vieille bonne Fanny me conduisit à la gare. J'avais cueilli dans mon jardin un bouquet de violettes pour la reine. Tous les Anglais de mon village étaient à la gare, et il y avait aussi la colonie suisse. Tout le monde cria: Hipp, Hipp, Hourrah! Et je vis une très vieille dame saluer à une fenêtre de wagon. Elle n'avait pas de couronne du tout, mais une petite capote ridicule, elle ressemblait beaucoup à ma vieille bonne. Alors, j'ai donné mon bouquet de violettes à Fanny.

Vous auriez peut-être le même chagrin en voyant le Président de la République Suisse. On ne peut pas dire exactement comme il est, puisqu'il change toutes les années. Il est comme vous et moi, ni très beau ni très laid. Je sais le nom de l'honorable Président d'aujourd'hui. Je le connais même personnellement. Vous auriez pu le voir de tout près ce printemps, dans une auberge de village. Il prenait familièrement un verre de vin avec des paysans, qui avaient joué un petit drame dans un théâtre de bois. Il n'avait même pas un tabouret d'honneur. Il

était assis sur une planche comme tout le monde. Il a fait un discours tout rond en français, et il n'était pas nerveux du tout. Il n'a pas fait chauffer une auto spéciale pour repartir. Il a pris le tramway, comme les autres. Il a même emporté mon parapluie. Mais comme mon parapluie était plus vieux que le sien, il me l'a renvoyé par la poste. C'est un gentleman.

Le roi d'Angleterre peut venir. Il doit même venir. Nous avons aussi des Casinos à lui offrir. L'orchestre des hôtels jouera votre hymne national qui est le même que le nôtre. Cela économisera un morceau de musique. Vous avez fait vous-même le programme des réjouissances. Il est parfait. Je loue votre discrétion à ne pas parler des petites distractions intimes. Le Suisse est très pudibond.

Mais Sa Majesté fera bien de se renseigner avant de venir. Un fait regrettable a jeté le discrédit sur ces augustes visites.

Voici:

Il y a quelques années, le consul anglais d'une ville suisse fut avisé par l'ambassade de Berne de la visite du Duc de Connaught. Aussitôt grand émoi dans la colonie. Le consul fait pavoiser la gare; il commande des landaus, des bouquets superbes, et la fanfare. Un bateau spécial chauffe dans le port, pour promener sur le lac l'illustre visiteur. Le maire lui-même descend en frac, comme le consul, avec son conseil et un discours en poche. Les Macaroni Palace se disputent l'honneur de préparer le banquet. Plus de dix mille Anglais sont à la gare, pas en Kniker-bockers, mais en habits de cérémonie. Un spectacle inoubliable!

Le train arrive. Il stoppe. Hourrah! La foule se précipite.

Le Duc de Connaught? En Amérique!

La lettre officielle était l'œuvre d'un fumiste.

Cet évènement historique n'a pas été l'occasion d'une note diplomatique, mais le consul a trouvé salées celles des fleuristes, des voituriers et des hôteliers.

L'hospitalité écossaise, vous savez.

Vous comprenez pourquoi Leurs Majestés (car pourquoi le roi viendrait-il seul?) feront bien d'avertir. L'accueil sera simple mais cordial. Les Républiques seules savent honorer un Monarque.

Et quelle réclame pour cette fleur de la civilisation commerciale et des congrès internationaux!

J'espère avoir le plaisir de vous serrer la main au lunch qui suivra cette petite réception. Sans rancune, n'est-ce pas? Et veuillez croire à mes sentiments de confraternité littéraire

votre

RENÉ MORAX.

Et ceci entre nous, n'est-ce pas?

DIE LYRIK UND IHRE BEURTEILER

Lyrik ist ein Lebensgut, dessen Besitz weder an Reichtum noch an Jugend, noch an Kraft und Gesundheit gebunden ist. Dem Einsamen vermehrt es sich, für den Unglücklichen scheint es geschaffen. Es beweist seine künstlerische Herkunft, und damit edle Art auf das vollkommenste.

Zudem ist es verhältnismässig leicht zu erwerben. Ich werde zum Beispiel nie ohne spezielle Fachkenntnisse ein Gemälde, ein Musikstück, ein Bauwerk vollkommen beurteilen und damit endgültig geniessen können. Etliche Vorzüge, auch Mängel des Romans, der Novelle, gar des Dramas werden mir bei mangelnder Einsicht in ihre Technik immer verborgen bleiben. So werde ich dort notwendigerweise unter- oder überschätzen.

Zur Würdigung und damit zum angemessenen Genusse eines lyrischen Gedichtes kann ich in der Schule des Lebens durchdringen. Denn ich benötige zu diesem Ende eine ausgebildete Seele (zu der mir in dieser Schule allerdings auch die Erziehung durch die Kunst mitverhilft).

Der ganz ausschlaggebende Wert der Lyrik liegt nämlich doch auf der ethischen Seite. Und ist diese vollkommen schön, so geht die ästhetische meistens mit, sodass das meist unbeirrbare seelische Feingefühl die wahre Lyrik mit grosser Sicherheit finden und erfühlen kann. Anderseits wieder, da die Kunstform der Lyrik die einfachste ist, und ihr Material, das Wort, uns das vertrauteste ist, kann angeborner Kunstsinn sich da, zur Not führerlos, zurechtfinden.